



## La sémiotique greimassienne et la sémiotique peircienne : Visées, principes et théories du signe

Thomas F. Broden \*

**Résumé:** Depuis quelques décennies, Peirce semble s'imposer comme une référence pour nombre de sémioticiens (post)greimassiens. La théorie d'A. J. Greimas et la doctrine des signes de C. S. Peirce représentent-elles des variantes d'une même approche qu'on peut désigner comme la « sémiotique »? Nous chercherons des convergences entre les deux projets qui justifieraient une telle prétention. Nous identifierons ensuite des divergences importantes dans leur orientation disciplinaire et dans la manière dont ils gèrent les tensions entre la théorie et la pratique, la déduction et l'induction et entre l'ouverture et la clôture de leur architecture conceptuelle. Ces différences rendent-elles les deux démarches incompatibles ou complémentaires?

Afin de répondre à cette question, nous rappellerons brièvement la phénoménologie de Peirce qui sous-tend sa sémiotique, et qu'il décline en trois modes : Priméité, Secondéité et Tiercéité. Nous examinerons par la suite sa conception du signe en analysant la définition précise et originale qu'il en a formulée pour en dégager le sens, l'enjeu et la portée de ses éléments, à la fois dans le contexte de son propre projet, et dans celui de la sémiotique de l'espace latin. Le modèle peircien du signe pose l'énoncé et l'énonciation, la temporalité, et pointe le signifiant et le signifié, en même temps qu'il voudrait remettre en question cette dernière distinction. Notre conclusion s'interrogera sur l'utilité éventuelle ou effective de certains composants de la sémiotique de Peirce pour la sémiotique issue du projet greimassien.

**Mots-clés:** Greimas (Algirdas Julien Greimas, 1917-1992), Peirce (Charles Sanders Peirce, 1839-1914), phénoménologie, sciences humaines, signe, syntaxe, taxinomie

Dès juillet 1952, Roman Jakobson a attiré l'attention sur la pertinence des travaux de Charles Sanders Peirce pour l'étude du sens, y compris dans le domaine de la linguistique structurale. En présence de Louis Hjelmslev, de Claude Lévi-Strauss et de Thomas A. Sebeok, le linguiste russe a soutenu que la sémiotique, dont « l'un des plus grands pionniers de l'analyse linguistique structurale » a formulé les grandes lignes, permet de dégager la spécificité de la langue parmi les autres systèmes de signes<sup>1</sup>. À la même occasion, Jakobson a affirmé que le concept de l'interprétant formulé par Peirce, et son idée que « tout signe se traduit dans un autre signe dans lequel il se développe plus

pleinement », définissent « le principe structural essentiel du langage » et « pointent la voie vers une théorie du caractère *linguistique* de la sémantique linguistique, qui est convenable à la linguistique structurale »<sup>2</sup>. Il semble que cette intervention et les discussions qui en ont découlé n'aient pas peu contribué à l'idée qu'a eue Hjelmslev d'introduire pour la première fois le terme « sémiotique » dans son *Omkring Sprogteoriens Grundlaeggelse (Prolégomènes à une théorie du langage)*, plus précisément dans la première traduction de son essai qui ait paru, celle américaine publiée en janvier 1953<sup>3</sup>. C'est cette version du texte qu'ont lue A. J. Greimas et Roland Barthes, lectures dont on sait

\*. Purdue University (USA). Endereço para correspondência: (broden@purdue.edu).

1. « Roman Jakobson » dans Claude Lévi-Strauss et al., *Results of the Conference of Anthropologists and Linguists : International Journal of American Linguistics*, Memoir 8, Baltimore, Waverly Press, 1953, p. 12. Ces actes indiquent que Hjelmslev a été un participant officiel au colloque (p. vi), qu'il a présidé une session (p. v) et qu'il est intervenu dans la discussion à plusieurs reprises au cours de la semaine (pp. 28-29, 32, 41-42). Pour Jakobson sur Peirce, voir aussi « À la recherche de l'essence du langage », *Diogène* (Paris) n° 51, juillet-septembre 1965, pp. 22-38, trad. de l'anglais par J. Havet.

2. *Ibid.*, pp. 20, 21, nous traduisons de l'anglais ; voir Peirce, fragment non identifié, ca. 1897, CP 2.228, traduction française dans *Écrits sur le signe*, dir. G. Deledalle, Paris, Seuil, 1978, p. 121.

3. Hjelmslev, *Omkring Sprogteoriens Grundlaeggelse*, Copenhagen, Munksgaard, 1943, traduction américaine par F. Whitfield *Prolegomena to a Theory of Language*, Baltimore, Waverly, 1953, Indiana University Publications in Anthropology and Linguistics, Memoir n. 7, paru le 1<sup>er</sup> janvier 1953.

l'importance pour le développement de l' « aventure sémiotique » menée ensemble et séparément par ces deux chercheurs<sup>4</sup>

Pourtant, il a fallu attendre 1978 pour que paraisse en traduction française une anthologie qui communique l'ampleur et la précision des idées sémiotiques de Peirce, *Écrits sur le signe*, préparée par Gérard Deledalle<sup>5</sup>. Entre-temps, la plupart des chercheurs francophones qui s'évertuaient à élaborer une théorie de la signification étaient partis sur d'autres pistes et avaient constitué une terminologie distincte. Parmi les exceptions, on doit mentionner le groupe réuni à Perpignan autour de Deledalle, spécialiste de la pragmatique américaine<sup>6</sup>. Dans les pays de langue romane, c'est en Italie que la sémiotique de Peirce s'est développée de façon considérable, grâce notamment à Umberto Eco<sup>7</sup>.

Ce n'est que depuis quelques décennies, au fur et à mesure que les perspectives et les sources d'inspiration de la sémiotique (post)greimassienne se sont diversifiées de façon importante, que Peirce semble s'imposer comme une référence dans ce milieu. À titre d'exemples seulement, Jean-François Bordron, Maria Giulia Dondero et Jacques Fontanille puisent leur inspiration dans les travaux du sémioticien américain, tandis qu'un long essai de Pierluigi Basso présente en détail sa doctrine des signes, indique ses assises philosophiques et illustre l'application de ses typologies de signes à la photographie<sup>8</sup>. Nous-même avons essayé de situer le projet greimassien par rapport au peircien et à la déconstruction derridienne en comparant les objectifs et les procédés des trois approches<sup>9</sup>.

Le présent essai poursuit cette ouverture à l'égard de C. S. Peirce à partir de la sémiotique (post)greimassienne. Une confrontation sommaire de la sémiotique greimassienne et de la sémiotique peircienne cherchera des points de convergence et de divergence. Ce cadre comparatif général mis en place, nous poserons la question : quels rapports doit-on envisager entre les deux approches ? Afin d'y répondre, nous rappellerons brièvement la phénoménologie de Peirce qui sous-tend sa sémiotique, puis examinerons sa conception du signe pour explorer dans quelle mesure elle paraît compatible avec la sémiotique issue du

projet greimassien.

## 1. Convergences des projets sémiotiques peircien et greimassien

La sémiotique greimassienne et la sémiotique peircienne proposent toutes deux une doctrine générale qui vise à décrire les traits fondamentaux des phénomènes en explorant les signes, la signification, la communication et l'action humaine et en prenant en considération des instances collectives aussi bien qu'individuelles. Elles y recherchent des dynamiques transversales aux canaux sensoriels, aux médias et aux supports, aux individus, aux traditions culturelles et aux ères historiques aussi. La généralité de cette visée distingue les deux sémiotiques non seulement de disciplines telles que la linguistique et la musicologie, mais aussi de la philosophie analytique et pragmatique (Austin, Searle), qui domine largement la réflexion philosophique dans les pays anglo-saxons depuis des décennies, et qui concentre ses analyses sur la langue naturelle. Les deux approches diffèrent aussi du discours philosophique habituel par l'attention qu'elles portent à la dimension sensible de la signification (même si elles en proposent une construction différente). Ainsi la sémiotique greimassienne pratique-t-elle la description détaillée d'objets : un livre entier sur un seul conte (le *Maupassant* de Greimas<sup>10</sup>), un article de 40 pages sur un tableau (J.-M. Floch sur *Composition IV* de Kandinsky<sup>11</sup>), un livre sur six courtes chansons (L. Tatit et I. Lopes sur la musique populaire brésilienne<sup>12</sup>). On sait qu'en élaborant sa sémiotique, Greimas est parti de la linguistique, qui exige des analyses concrètes, et qu'il a voulu que son projet accompagne de près les recherches dans toutes les sciences humaines, qui insistent également sur de telles études.

De son côté, Peirce multiplie les exemples concrets et variés pour illustrer les éléments de sa sémiotique : une ligne de plomb et un niveau à bulle, la couleur écarlate et le son d'une trompette, le parfum d'une femme, une girouette et ainsi de suite. Comme le signale le titre d'un recueil de ses travaux en traduction

4. La traduction française a paru en 1968 : *Prologomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, suivie d'une nouvelle édition en 1971.

5. Dir. et trad. G. Deledalle, *op. cit.*

6. Voir par exemple J. Réthoré, dir., *European Journal for Semiotic Studies / Revue Européenne d'Études sémiotiques* (Vienne) vol. 5, n° 1-2, 1993. On peut citer aussi G. Deleuze, *Cinéma*, 2 vol., Paris, Minuit, 1983 et 1985.

7. Voir par exemple U. Eco, *La struttura assente. Introduzione alla ricerca semiologica*, Milan, Bompiani, 1968 ; *Il segno*, Milan, ISEDI, 1973 ; etc.

8. J. Fontanille, *Sémiotique du discours*, Limoges, PULIM, 1999, pp. 29-32 ; J.-F. Bordron, « Réflexion sur la genèse esthétique du sens », *Protée* vol. 26, n° 2, 1998, pp. 97-104 ; M. G. Dondero, « Sémiotique de l'image scientifique », *Signata* (Liège) n° 1, 2011, pp. 128-134 et « The Scientific Representation of Temporal Stratification » dans *Semiotics 2010*, dir. K. Haworth et L. Sbrocchi, Ottawa, Legas, 2011 ; P. Basso dans Basso et M. G. Dondero, *Semiotica della fotografia*, Rimini, Guaraldi, 2006, pp. 113-214, trad. française *Sémiotique de la photographie*, Limoges, Pulim, 2011, pp. 143-291.

9. T. Broden, « Greimas between France and Peirce », *The American Journal of Semiotics* vol. 15-16, n° 1-4, 2000, pp. 27-89.

10. Greimas, *Maupassant. La sémiotique du texte : exercices pratiques*, Paris, Seuil, 1976.

11. J.-M. Floch, *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit. Pour une sémiotique plastique*, Amsterdam, Benjamins, 1985, pp. 39-77.

12. L. Tatit et I. Carlos Lopes, *Elos de Melodia e Letra. Análise semiótica de seis canções*, São Paulo, Ateliê Editorial, 2008.

française, *Textes anti-cartésiens*, bien avant Derrida, Peirce tenait à démontrer que la raison au sens large ne consiste pas dans la mise en branle de concepts immatériels, mais plutôt dans la mise en œuvre de procès symboliques qui prennent appui sur le sensible : vocables, lettres, gestes, sons, diagrammes, illustrations, objets, goûts, odeurs, etc. À l'instar de Paul Ricoeur, il a ainsi critiqué les prétentions de la philosophie réflexive à pouvoir accéder directement aux contenus de la conscience par introspection ; on ne s'y approche qu'à travers l'examen des signes produits par l'individu, y compris soi-même : textes, gestes, artefacts, etc.<sup>13</sup>.

La sémiotique peircienne et la sémiotique greimasienne accusent toutes deux un caractère systématique : chacune comprend un ensemble important et cohérent de concepts définis de manière explicite. Les deux approches adoptent aussi une démarche qualitative et non pas quantitative en employant généralement une prose humaniste qui débouche sur la conceptualisation et non pas sur la formalisation au sens strict de calcul logico-mathématique ou d'instructions pour machines. En effet, les formules quasi-mathématiques, les diagrammes et les schémas que l'on peut trouver dans les écrits sémiotiques de Peirce et de Greimas servent à condenser et à illustrer certaines expositions et non pas à calculer par symboles. Cette priorité de l'herméneutique sur la formalisation distingue ces deux projets de la « sémiotique » au sens qui était le mieux connu au moment où l'Association internationale de sémiotique en a adopté le terme, celui proposé par Carnap. Elle les différencie également de la grammaire de Chomsky qui a attiré tant de linguistes en France au moment où Greimas, aux côtés d'E. Coseriu et de B. Pottier, s'évertuait à développer la sémantique structurale qui a servi de tremplin à sa sémiotique. En revanche, les deux sémiotiques demeurent formelles en ce sens qu'elles ne se fondent ni dans la physique, ni dans la sociologie, ni dans la psychologie.

À notre sens, la doctrine peircienne et la théorie greimasienne accusent suffisamment de convergences pour permettre de conclure qu'elles relèvent toutes deux d'une approche commune qui les englobe en les dépassant et que l'on peut bien appeler la « sémiotique ».

## 2. Divergences entre les deux sémiotiques

À côté de ces similarités de base, on peut observer des différences significatives entre les deux sémiotiques examinées. La doctrine peircienne privilégie la taxinomie tandis que l'approche greimasienne incorpore une forte composante syntagmatique. Peirce n'ignore pas celle-ci : on verra plus loin que la définition qu'il donne de la sémiosis pose son déploiement dans le temps. Il a formulé aussi une suite canonique de moments qui composent la découverte scientifique : la perception d'un fait surprenant qui contredit la doxa ; le doute irritant et persistant ; la formation de nouvelles hypothèses ; etc. Il n'empêche que le sémioticien américain – et encore plus ses exégètes tels que Jakobson et Sebeok – a surtout développé sa théorie en élaborant des typologies des signes les unes plus amples et détaillées que les autres<sup>14</sup>. Face à de telles taxinomies, Peirce et ses adeptes ont offert peu de suggestions sur comment de tels signes s'agencent pour former des événements, des pratiques ou des produits complexes<sup>15</sup>. Inversement, les modèles syntaxiques et syntagmatiques ont toujours occupé une place d'honneur dans l'approche greimasienne ; on peut rappeler les énoncés élémentaires de la grammaire sémio-narrative, l'isotopie, le schéma narratif proppien, les suites canoniques de modalités et les séquences de passions.

D'autre part, comme on l'a indiqué supra, alors que la sémiotique greimasienne se veut une approche pour accompagner et réaliser des recherches dans les sciences humaines, y compris pour effectuer des descriptions détaillées d'objets ou de pratiques culturels, la sémiotique peircienne se destine avant tout à la réflexion philosophique. L'approche greimasienne se présente en premier lieu comme une sémiotique anthropologique au sens large, tandis que celle peircienne garde un aspect plus formel, plus proche de la logique et de la métaphysique. De ce contraste – que l'on qualifiera des deux côtés plus loin – découlent d'autres différences. Le sémioticien américain a exposé sa sémiotique de façon déductive alors que Greimas a mêlé l'induction à la déduction. Peirce a fondé sa sémiotique sur une phénoménologie (la « phanéroscopie ») explicite, alors que Greimas préférait le plus souvent n'adopter que « le minimum épistémologique » en visant « la connaissance scientifique » afin de construire un projet auquel tous les chercheurs dans les sciences

13. P. Ricoeur, « De l'interprétation », texte de 1983, repris dans *Du texte à l'action*, Paris, Seuil, 1986, pp. 29-36.

14. Voir par exemple I. Lieb, « On Peirce's Classification of Signs » dans C. S. Peirce et V. Welby, *Semiotic and Significs : The Correspondence between Charles S. Peirce and Lady Victoria Welby*, dir. C. Hardwick, Bloomington : Indiana University Press, 1977, pp. 160-166.

15. Notre article « Peirce, la sémiose et le temps : hypothèses à partir de quelques œuvres plastiques contemporaines », *Degrés* n° 156-157, hiver 2013-printemps 2014, pp. b 1-17 rappelle certaines formulations de caractère syntagmatique ou temporel que propose Peirce, et tente de développer et d'illustrer une syntaxe élémentaire parallèle à la taxinomie que le sémioticien présente dans sa phénoménologie (ou « phanéroscopie »).

16. Greimas et J. Courtés, « Avant-propos » à *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, vol. 2, Paris, Hachette, 1986, pp. 5-6 ; voir aussi Greimas, « Du sens » dans *Du sens*, Paris, Seuil, pp. 11-12.

humaines pourraient collaborer, quelle que soit leur orientation philosophique<sup>16</sup>.

La sémiotique peircienne privilégie généralement la réflexion théorique alors que la sémiotique greimasienne insiste sur la nécessité de joindre la théorie et la pratique. Les chercheurs se sont penchés sur la sémiotique peircienne pour explorer tous les domaines du savoir et de la pratique scientifique : si Peirce lui-même s'est surtout intéressé à la philosophie des sciences exactes et à la méthode expérimentale, ses adeptes ont abordé l'art, la musique, l'histoire et l'actualité, la littérature et le spectacle. Pourtant, sauf exception, ces essais se présentent comme des réflexions épistémologiques plutôt que comme des recherches de terrain dans les disciplines en question. Par exemple, dans le domaine des études littéraires, O. Avni, J. Johansen, W. Kalaga, E. Russo et J. Sheriff critiquent les approches continentales et se réclament de la sémiotique de Peirce en insistant sur sa capacité à intégrer les signes dans l'environnement naturel et culturel et sur sa construction d'un sujet actif qui se transforme grâce à l'action des signes<sup>17</sup>. En même temps, dans ces études citées, les concepts peirciens disparaissent dès la fin de la partie introductive qui expose l'orientation épistémologique ; les analyses textuelles qui s'ensuivent puisent dans les traditions d'interprétation propres à la critique littéraire, sans développer une quelconque théorie sémiotique. On trouve peu d'analyses textuelles peirciennes d'envergure.

Inversement, la description d'un objet culturel représente une voie privilégiée pour le développement théorique et méthodologique de la sémiotique greimasienne. C'est en analysant ligne par ligne des contes de Maupassant et de J. Thurber, une recette de cuisine et un essai en sciences humaines que Greimas a dégagé les modèles qui fondent sa sémiotique discursive, y compris les modalités du faire cognitif, la manipulation, les procédures énonciatives du débrayage et de l'embrayage, les configurations discursives et les parcours symboliques du figuratif<sup>18</sup>. C'est aussi en étudiant deux pièces de théâtre modernes que Jean-Claude

Coquet a développé l'étude sémiotique de la subjectivité en montrant comment les suites syntagmatiques de modalités peuvent définir des types de sujets<sup>19</sup>. C'est encore en réalisant des descriptions détaillées d'images visuelles et d'objets culturels que Jean-Marie Floch a élaboré son concept de « sémiotique plastique » sous forme de système semi-symbolique qui associe des catégories sensibles aux catégories intelligibles<sup>20</sup>. On pourrait multiplier à volonté ces exemples (voir entre autres les études de J.-F. Bordron, de J. Fontanille et d'A. Hénault)<sup>21</sup>. Sur le plan pédagogique, pour suivre le séminaire de Greimas à l'École des hautes études en sciences sociales, il fallait s'inscrire à au moins un atelier où l'on analysait des produits culturels en petit groupe. Un dossier, un mémoire ou une thèse en sémiotique greimasienne représentent typiquement l'analyse d'un corpus de pratiques ou d'objets – produits design, campagne ou images publicitaires, ensemble urbain, musée ou magasin, rite ou coutume, textes littéraires ou scientifiques, tableaux, films, etc. Greimas insistait sur cette voie inductive de découverte scientifique en énonçant une formule adaptée du contexte religieux : « hors du texte, pas de salut ! »<sup>22</sup>.

Ce contraste entre une sémiotique philosophique peircienne et une sémiotique greimasienne engagée dans les pratiques descriptives des sciences humaines s'associe au contraste entre le caractère resserré, concis et défini de la doctrine des signes chez Peirce, d'une part, et le caractère relativement ample, souple et ouvert de la sémiotique lancée par Greimas, de l'autre. La sémiotique peircienne s'érige sur une architecture triadique « parfaite » et finie : trois types de phénomènes (premiers, seconds, troisièmes), trois formes de raisonnement (abduction, induction, déduction), trois triades de signes (qualisigne, sinsigne, légisigne ; icône, indexe, symbole ; rhème, dicisigne, argument), définition tripartite des types de signes complexes (Qualisigne iconique rhématique, Légisigne iconique rhématique, etc.<sup>23</sup>) et ainsi de suite.

Le sémioticien qui veut innover tout en maintenant les principes peirciens fondateurs peut interpréter les

17. O. Avni, *The Resistance of Reference : Linguistics, Philosophy, and the Literary Text*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1990 ; J. D. Johansen, *Literary Discourse : A Semiotic-Pragmatic Approach to Literature*, Toronto, University of Toronto Press, 2002 ; W. Kalaga, *The Literary Sign : A Triadic Model*, Katowice, Uniwersytet Slaski, 1986 et *Nebulae of Discourse. Interpretation, Textuality, and the Subject*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 1997 ; E. Russo, *Skeptical Selves. Empiricism and Modernity in the French Novel*, Stanford, Stanford University Press, 1996 ; J. Sheriff, *The Fate of Meaning : Charles Peirce, Structuralism, and Literature*, Princeton, Princeton University Press, 1989.

18. Greimas, *Maupassant, op. cit.* ; « La soupe au pistou : construction d'un objet de valeur », *Actes sémiotiques. Documents* n° 5, 1979, pp. 4-16 ; « Des accidents dans les sciences dites humaines. Analyse d'un texte de Georges Dumézil », *Versus* n° 12, 1975, pp. 1-31 ; Greimas et F. Nef, « Essai sur la vie sentimentale des hippopotames » dans *Grammars and Descriptions : Studies in Text Theory and Text Analysis*, dir. J. Petőfi et T. van Dijk, Berlin, De Gruyter, 1977, pp. 85-104.

19. J.-Cl. Coquet, *Le discours et son sujet*, 2 vol., Paris, Klincksieck, 1984-1985.

20. J.-M. Floch, *Petites mythologies, op. cit.*, pp. 39-77.

21. J.-F. Bordron, *L'iconicité et ses images. Études sémiotiques*, Paris, P.U.F., 2011 ; J. Fontanille, *Le savoir partagé. Sémiotique et théorie de la connaissance chez Marcel Proust*, Amsterdam, Benjamins, 1987 ; A. Hénault, *Le Pouvoir comme passion*, Paris, P.U.F., 1994.

22. Greimas, « L'énonciation (une posture épistémologique) », *Significação : Revista Brasileira de Semiótica* (Ribeirão Preto) n° 1, août 1974, p. 25.

23. « Nomenclature and Divisions of Triadic Relations as Far as they are Determined », ca. 1903, CP 2.254-2.264, *Écrits sur le signe, op. cit.*, pp. 179-184.

concepts existants dans de nouveaux contextes, en les transposant dans des champs peu explorés, ce qui équivaut à des découvertes réelles. Il lui incombe aussi de s'efforcer de mieux définir et d'illustrer certains aspects de la doctrine, par exemple, les types de signes définis par la relation entre le representamen et l'interprétant (rhème, dicisigne, argument), triade qui paraît moins claire et moins performante que les deux autres. Il peut reprendre le concept de *fondement* (ground) que Peirce pose dans certaines définitions du signe mais ne reprend pas dans ses typologies des signes. Il a également la possibilité de repérer et d'exploiter certaines terres que Peirce a laissées en friche, en faisant valoir par exemple une deuxième série de signes à définition tripartite, dont Peirce n'a retenu que 10 sur les 27 possibles mathématiques. Ou encore, il peut tenter de compléter les typologies peirciennes par des schémas temporels qui identifient des suites canoniques dans lesquelles se combinent les types de signes qu'il a dégagés. Nous en avons posé les principes et proposé une première esquisse en prenant comme unités les éléments de la phanéroscopie peircienne (Priméité, Secondéité, Tiercéité)<sup>24</sup>.

Cette charpente fermée de la sémiotique peircienne présente des avantages et des inconvénients. D'un côté, en plus de briller par sa concision et par l'esthétique de sa symétrie, elle empêche la déformation ou la dénaturation de la doctrine par des élaborations annexes abusives. De l'autre, à l'encontre des sciences, des arts ou de la technologie, on voit mal comment amplifier la sémiotique peircienne en posant de nouvelles questions. On peut exposer cette doctrine des signes, l'interroger et la discuter, l'amender, en réinterpréter ses composants ou en concevoir de nouveaux champs d'application, mais il reste difficile d'en élaborer des développements importants. En ce sens précis, la sémiotique peircienne reste pour l'essentiel « à prendre ou à laisser » en quelque sorte.

La sémiotique greimassienne classique comprend elle aussi une architecture de même qu'une exigence de cohérence et d'interdéfinition des termes qui doivent conditionner les développements de la théorie. L'armature générale constituée par le parcours génératif, ses niveaux de profondeur et ses doubles composants syntaxique et sémantique est pourtant conçue pour admettre des ajouts tant à côté des plans existants qu'à l'intérieur d'un champ défini tel que la syntaxe discursive, la sémantique fondamentale ou la textualisation, dont certains confinent même à des « boîtes noires ». Greimas comparait souvent l'élaboration du discours et aussi la forme de sa théorie à une pâte

feuilletée dont on pouvait identifier de nouveaux plans, ou encore à un flux de lave qui s'étend avant de se figer et au long duquel on peut définir des moments autonomes. La sémiotique greimassienne comprend aussi des *méthodes* d'analyse qui ne se situent pas dans la charpente globale à proprement parler, sans y nuire, telle que la constitution d'un corpus, l'analyse sémique et isotopique et la segmentation, qui invitent à l'élaboration de procédures complémentaires. Greimas répétait souvent que sa sémiotique constituait un « projet » plutôt qu'une théorie arrêtée, qu'elle devait constamment offrir de nouveaux modèles et concepts aux sciences humaines et qu'elle impliquait un travail collectif de longue haleine s'étalant sur plusieurs générations<sup>25</sup>.

Un facteur important a contribué à l'insertion de la sémiotique greimassienne dans les sciences humaines en enrichissant ses descriptions : certains de ses modèles élémentaires se prêtent à des investissements variables et flexibles qui s'avèrent particulièrement puissants pour l'analyse des phénomènes. La structure élémentaire de la signification, la catégorie sémantique, l'isotopie, le système semi-symbolique et des dispositifs semblables liés à l'analyse sémique, admettent des investissements quasi-infinis qui puissent s'adapter à l'objet d'étude et se révéler spécialement pertinents pour une description. Inversement, les concepts sémiotiques peirciens, y compris les unités phanéroscopiques (premier, second, troisième) et les types de signes, de même que des schémas greimassiens comme le modèle actantiel, le programme narratif et la syntaxe sémio-narrative, conditionnent davantage par avance le sémantisme de leurs investissements. Tout se passe comme si la simplicité et la généralité des modèles greimassiens élémentaires, l'ouverture et la variabilité morphologique des investissements qu'ils admettent, les rendent capables de se réinventer dans chaque nouveau contexte, de servir de proto-syntaxes qui produisent des syntaxes particulières distinctes adaptées à chaque analyse. Inversement, on peut se demander si, une fois compris, débattus et illustrés, les autres schémas greimassiens et les concepts peirciens ne risquent pas de servir parfois à reconnaître l'emplacement et la distribution d'unités connues, plutôt que de découvrir du nouveau.

Greimas s'est ainsi servi de son carré sémiotique pour articuler les modalités (faire-faire, devoir-faire, pouvoir-faire, etc.) mais aussi les valeurs figuratives et axiologiques de base<sup>26</sup>. En développant la sémantique greimassienne, François Rastier a illustré la puissance et la richesse des concepts de l'isotopie et de la « mo-

24. T. Broden, « Peirce, la sémiologie et le temps », *op. cit.*

25. « Algirdas Julien Greimas », entretien, propos recueillis par Francesca Piolot, France Culture, diffusé 17 février 1989; Greimas, « Vietoj prataramės » dans *Semiotika. Darbu rinktinė*, Vilnius, Mintis, 1989, p. 6.

26. « Pour une théorie des modalités », *Du sens II*, Paris, Seuil, 1983, pp. 67-91; *Maupassant, op. cit.*, pp. 23-27, 54-64, 127-133, 135-158, 236 et 240-248.

27. François Rastier, « Ah! Tonnerre! Quel trou dans la blanquette! » dans *Sens et textualité*, Paris, Hachette, 1989, p. 148-179; pour la

lécule sémique »<sup>27</sup>. Les analyses d'objets plastiques réalisées par J.-M. Floch illustrent l'ouverture sans borne des catégories perceptives et morales que le sémioticien peut construire ou identifier en investissant les schémas greimassiens élémentaires. Dans cette ouverture des modèles élémentaires greimassiens, on retrouve l'ambition de cette sémiotique à analyser de façon nuancée les pratiques et les objets dans le cadre des sciences humaines, tandis que la visée plus philosophique de Peirce ne rendait pas critique une telle polyvalence dans ses modèles.

L'ouverture conceptuelle de la sémiotique greimassienne se trouve accrue de façon considérable dans ce moment post-classique actuel dans la mesure où, d'une part, l'on a tendance aujourd'hui à poser des questions qui dépendent moins directement de l'architecture théorique globale « standard » et même des composants les plus anciens et habituels, et, de l'autre, où l'on dispose dorénavant d'une famille d'options théoriques plutôt que d'une seule théorie. Le revers de la médaille : la cohérence et l'homogénéité de la sémiotique greimassienne se trouvent davantage mises en question. On peut se demander s'il ne reste pas surtout des principes généraux qui conditionnent la recherche post-greimassienne actuelle : des méthodes d'analyse, l'éthique scientifique, les engagements qui caractérisent la sémiotique en tant que telle que l'on a recensés supra (l'attention à la face sensible de la signification, la réflexion théorique systématique, la recherche de dynamiques transversales, etc.). Certains se réjouissent d'une sémiotique qui sache se renouveler, d'autres voudraient maintenir un noyau conceptuel commun. L'avenir décidera.

Le contraste que nous venons de poser à propos du rôle de la pratique et des champs disciplinaires recouverts respectivement par les deux sémiotiques doit être qualifié. D'un côté, depuis quelques décennies, la sémiotique peircienne trouve de nombreuses applications dans les domaines de la communication

molécule sémique, voir pp. 166-176.

28. Comme travaux peirciens récents sur la photographie, voir à titre d'exemple P. Basso-Fossali et M. G. Dondero, *Sémiotique de la photographie*, op. cit., pp. 143-291 ; F. Caruana, *Peirce et une introduction à la sémiotique de l'art*, Paris, L'Harmattan, 2009 ; N. Everaert-Desmedt, *Interpréter l'art contemporain. La sémiotique peircienne appliquée*, Brussels, De Boeck et Larquier, 2006 ; et T. Jappy, *Regards sur le poème muet. Petite introduction à la sémiotique visuelle peircienne*, Pau, Presses de l'Université de Perpignan, 2010 ; cf. aussi dans notre bibliographie les articles de F. Brunet, C. Hookway et M. Lefebvre.

29. J.-Cl. Coquet, *La quête du sens. Le langage en question*, Paris, P.U.F., 1997 et *Phusis et logos. Une phénoménologie du langage*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2008.

30. *Du sens*, op. cit., 1970, pp. 19-114, 157-183 et *Du sens II*, 1983, pp. 19-133.

31. Voir par exemple J. Deely, « Theses on Semiology and Semiotics », *The American Journal of Semiotics* vol. 26, n° 1-4, 2010, pp. 17-25 ; J. Johansen, « Sign Concepts / Semiosis / Meaning » dans *Danish Semiotics*, dir. Johansen et M. Nøjgaard, Copenhagen, Munksgaard, 1979, p. 151 ; H. Parret, « Peirce and Hjelmlev : The Two Semiotics », *Language Sciences* vol. 6, n° 2, 1984, pp. 217-227. Inversement, on a pu insister aussi sur la convergence des théories du signe peircienne et saussurienne : voir G. Deledalle, « Saussure et Peirce », *Sémiosis* (Paris) vol. 1, n° 2, 1976, pp. 18-24 ; J. Liszka, *The Semiotic of Myth*, Bloomington, Indiana University Press, 1989, pp. 53-57 ; S. Larsen, « Un essai de sémiotique transatlantique : la notion d'objet chez Brøndal, Peirce et Greimas », *Langages* n° 103, 1991, pp. 7-22 (et voir p. 7 pour une liste d'études qui comparent les deux sémiotiques).

32. Greimas, « Postulats, méthodes et enjeux : Algirdas J. Greimas mis à la question », dans *La sémiotique en jeu. A partir et autour de l'œuvre d'A. J. Greimas : actes du colloque de Cerisy, 4-14 août 1983*, dir. M. Arrivé et J.-Cl. Coquet, Amsterdam et Paris, Hadès-Benjamins, 1987, p. 310.

33. Par exemple, G. Deledalle, « Saussure et Peirce », op. cit. Mais voir la relecture de la typologie dans P. Basso, *Sémiotique de la photographie*, op. cit.

et de l'art plastique, notamment pour la photographie, où l'on relève un certain nombre de descriptions importantes<sup>28</sup>. De l'autre, on trouve bien des travaux purement théoriques et philosophiques dans le champ de la sémiotique post-greimassienne, tels que ceux que mène Jean-Claude Coquet pour une phénoménologie du langage<sup>29</sup>. Greimas lui-même ne s'est pas privé d'adopter parfois une perspective hypothético-déductive pour développer sa pensée, sans s'appuyer de façon explicite sur une description<sup>30</sup>.

### 3. Quelle relation entre ces deux sémiotiques ?

Une fois ce survol comparatif sommaire mis en place, on peut poser la question de la relation éventuelle qu'il faudrait envisager entre ces deux sémiotiques. Au siècle dernier, on avait coutume d'opposer la sémiotique peircienne et la sémiotique « saussurienne » (barthésienne, hjelmlevienne, greimassienne, etc.), conçues comme étant deux ensembles d'approches rivales à bases théoriques inconciliables, triadique vs. binaire, positiviste vs. structuraliste, etc.<sup>31</sup>. Ainsi Greimas a-t-il tranché en 1983 : « En ce qui concerne l'utilité d'une confrontation avec les idées de Peirce, je ne crois pas qu'on puisse sans danger introduire de tels concepts dans la théorie sémiotique, celle que nous élaborons »<sup>32</sup>. Il faut rappeler que les sémioticiens qui présentaient Peirce à l'époque avaient tendance à mettre en avant ses typologies des signes, qui ont l'avantage d'être concrètes et accessibles, mais qui à première vue semblaient éloignées des préoccupations de la théorie greimassienne, surtout avant son tournant sensible<sup>33</sup>.

Les deux sémiotiques sont-elles aussi incompatibles qu'on a pu le prétendre ? Et si elles se complétaient plutôt ? La doctrine peircienne offre une base philosophique explicite qui manque à la sémiotique greimassienne et dont les principes semblent compatibles avec

les perspectives de celle-ci. L'adapter à la sémiotique greimassienne pourrait répondre au vœu des sémioticiens qui préconisent l'ancrage explicite de la théorie dans la phénoménologie (ou dans une phénoménologie repensée) tels que F. Marsciani, J. Petitot et A. Zinna. L'ouverture de Peirce aux sciences exactes rejoindrait les projets pour réunir la théorie greimassienne et les sciences cognitives (P. A. Brandt, J. -M. Klinkenberg, J. Petitot).

En retour, l'approche greimassienne apporte de riches méthodes d'analyse et un savoir-faire proches des sciences humaines qui font défaut aux recherches peirciennes : des modèles syntaxiques et la capacité à construire du neuf aussi. Le noyau peircien et l'appareil greimassien peuvent-ils pointer une synthèse ambitieuse qui constituerait un composant de base pour l'élaboration d'une nouvelle sémiotique ? Comme éléments d'une première réponse, nous esquisserons brièvement la phénoménologie peircienne, puis scrutons sa conception de la sémosis en la comparant à celle dont a besoin la sémiotique (post)greimassienne actuelle.

## 4. La phanéroscopie peircienne

Peirce fonde sa sémiotique sur une phénoménologie qu'il appelle la « phanéroscopie » : « La phanéroscopie est la description du *phaneron* ; par *phaneron*, j'entends la totalité collective de tout ce qui, de quelque manière et en quelque sens que ce soit, est présent à l'esprit, sans considérer aucunement si cela correspond à quelque chose de réel ou non. »<sup>34</sup>. Peirce décline cette phanéroscopie en trois temps : Priméité, Secondéité et Tiercéité, modes qui sous-tendent toutes ses typologies des signes. Ces trois modes embrassent « des idées aussi bien que des choses, des idées que nous imaginons avoir tout autant que des idées que nous avons réellement »<sup>35</sup>.

### 4.1. La Priméité. Peirce explique ce qu'il entend comme Priméité :

Les idées typiques de la Priméité sont des qualités du sentiment, de pures apparences. L'écarlate de votre livrée royale, la qualité elle-même, indépendamment du fait d'être perçue ou gardée en mémoire, en est un exemple.

[...] C'est simplement une possibilité positive particulière sans rapport avec quoi que ce soit d'autre, [...] L'impression totale inanalysée<sup>36</sup>.

Comme exemples de premiers, Peirce cite la rougêité, la dureté et les odeurs prononcées. Il offre aussi l'illustration d'une personne qui se trouve assise seule dans une montgolfière et dont l'oreille est soudain assaillie par le cri strident d'un train qui passe tout près : pour un temps, l'attention de la personne est accaparée par le bruit, qui occupe son être de manière totale, même si éphémère et fugitive<sup>37</sup>. Une douleur intense peut se faire sentir aussi comme un premier. La Priméité est antérieure aux distinctions entre le présent et le passé, la cause et l'effet, l'objet et la sensation, le tout et ses parties ; elle précède tout processus d'affirmation ou de négation<sup>38</sup>. L'expérience de la Priméité échappant forcément à la description ou à l'analyse, il arrive que Peirce la caractérise de façon poétique : « Ce qu'était le monde pour Adam le jour où il ouvrit les yeux sur lui, avant qu'il n'ait établi de distinctions ou n'ait pris conscience de sa propre existence – voilà ce qu'est le premier : présent, immédiat, frais, nouveau, initial, original, spontané, libre, vif, conscient et évanescant »<sup>39</sup>.

Il existe certains parallèles entre la Priméité peircienne et l'esthésis telle que Greimas la présente dans *De l'imperfection*. A l'instar de la Priméité, l'esthésis désigne une expérience neuve, inchoative, instable, sans commune mesure avec le monde quotidien et familial, et qui dissout de façon momentanée la distinction entre le sujet et l'objet. En revanche, *De l'imperfection* s'intéresse moins à cet événement en lui-même qu'à ce qu'il devient ou recèle dans ce que Peirce appellerait la Secondéité et la Tiercéité : l'esthésis pointe ou suggère de façon vague un autre monde antérieur ou ultérieur, sur le mode de la nostalgie ou de l'attente<sup>40</sup>. Greimas observe que si l'éblouissement de l'imprévu et de la nouveauté se vit tout entier dans l'esthétique, il arrive que rétrospectivement, on constate que, dans ce moment, se préparait et s'élaborait une nouvelle forme de vie définie par des valeurs originales<sup>41</sup>. La question que s'est posée Greimas vers la fin de sa vie était justement s'il était possible de concevoir des stratégies pour faire durer, répéter et relier entre eux des événe-

34. Peirce, Conférences des Adirondacks, 1905, dans CP 1.284, *Écrits sur le signe, op. cit.*, p. 67.

35. Peirce, Première lettre à Lady Welby 12 octobre 1904, dans CP 8.328 et *Semiotic and Significs, op. cit.*, en français, *Écrits sur le signe, op. cit.*, p. 22.

36. *Ibid.*, CP 8.329, *Écrits sur le signe, op. cit.*, pp. 22-23.

37. *Ibid.*, CP 8.330, *Écrits sur le signe, op. cit.*, p. 24.

38. Peirce, « A Guess at the Riddle », ca. 1890, CP 1.357, *Écrits sur le signe, op. cit.*, p. 72.

39. *Ibid.*, *Écrits sur le signe, op. cit.*, pp. 72-73.

40. *Ibid.*, pp. 13-22.

41. Greimas, « Le beau geste » (avec Jacques Fontanille), *Recherches Sémiotiques / Semiotic Inquiry* vol. 13, n° 1-2, 1993, pp. 21-36 ; « La Parabole : une forme de vie » dans *Le Temps de la lecture. Exégèse biblique et sémiotique. Mélanges offerts à Jean Delorme*, dir. L. Panier, Paris, Cerf, 1994, pp. 381-387 ; voir aussi « Rezistencijos sąvoka », *Santarvė* (Londres) n° 7, 1953, 2e numéro de l'année, p. 2.

42. Greimas, *De l'imperfection, op. cit.*, pp. 86-98 ; voir aussi son projet du colloque franco-lituanien « Esthétique et vie quotidienne en Europe » qui s'est tenu en septembre 1992, quelques mois après son décès.

ments esthétiques exceptionnels, pour éviter l'ennui et la désémantisation de la vie quotidienne moderne<sup>42</sup>.

#### 4.2. **La Secondéité. Peirce décrit son concept de Secondéité :**

Il se rencontre dans des faits comme autre, relation, obligation, effet, dépendance, indépendance, négation, occurrence, réalité, résultat. Une chose ne peut pas être autre, négative ou indépendante, sans un premier par rapport auquel elle sera autre, négative ou indépendante [...] Nous trouvons la secondéité dans l'occurrence, parce qu'une occurrence est quelque chose dont l'existence consiste dans le fait que nous nous heurtons à elle. Un fait brut est du même genre, autrement dit est quelque chose qui est là et que ma pensée ne peut éliminer et que je suis forcé de reconnaître comme un objet ou second en dehors de moi, le sujet ou nombre un, et qui forme matière à exercice pour ma volonté<sup>43</sup>.

Peirce donne l'exemple du shérif qui vient frapper à la porte pour faire respecter la loi et à qui on ne saurait résister : c'est un second qui s'oppose à notre intentionnalité et qu'on ne peut changer ou amadouer. Chez Peirce, la Secondéité implique et complète la Priméité : « le second est précisément ce qui ne peut pas être sans le premier »<sup>44</sup>, comme la Tiercéité implique la Secondéité et la Priméité. La Secondéité caractérise l'effort et la résistance, le sujet et l'objet, soi et autrui, la visée et la saisie, la figure et le fond, la cause et l'effet, le texte et le contexte, le tout situé dans le temps et l'espace.

#### 4.3. **La Tiercéité. Peirce définit la Tiercéité comme le mode qui établit la relation entre les premiers et les seconds :**

Nous avons vu que c'est la conscience immédiate qui est prééminemment première, la chose morte externe qui est prééminemment seconde. Pareillement, c'est évidemment la représentation médiatrice entre les deux qui est prééminemment troisième [...] Le premier est agent, le second patient, le troisième est l'action par laquelle l'un influence l'autre. Entre le commencement comme premier et

la fin comme dernier, vient le processus qui conduit du premier au dernier<sup>45</sup>.

Sauf exception, la Tiercéité implique une dimension cognitive : « Si l'on prend une forme quelconque de la relation triadique ordinaire, on y trouvera toujours un élément *mental*. L'action brute est secondéité, toute mentalité implique tiercéité »<sup>46</sup>. La Tiercéité peircienne est le mode de l'habitude, de la pensée, de la communication, de l'échange, de la médiation, de la transformation et du mouvement d'une instance à une autre. Peirce s'est opposé à Locke, et à la philosophie sensationniste de manière générale, dans la mesure où celle-ci ne reconnaît pas le pouvoir véridique des idées, et tente de fonder la pensée sur les seuls mécanismes de la Priméité et de la Secondéité.

### 5. **La sémiotique peircienne**

Peirce décrit un univers empli de signes qui ne cessent de se déplacer, de changer et de s'élaborer pendant qu'ils circulent parmi les sujets, les organismes et d'autres sites. Nombre de ses travaux analysent les opérations et les instances fondamentales de la sémiotique. À nos yeux, sa meilleure définition demeure celle classique souvent citée :

Un signe, ou *representamen*, est quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre. Il s'adresse à quelqu'un, c'est-à-dire crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent ou peut-être un signe plus développé. Ce signe qu'il crée, je l'appelle l'*interprétant* du premier signe. Ce signe tient lieu de quelque chose : de son *objet*. Il tient lieu de cet objet, non sous tous rapports, mais par référence à une sorte d'idée que j'ai appelée quelquefois le *fondement* du *representamen*<sup>47</sup>.

Dans la sémiotique comme l'envisage Peirce, l'interprétant sert à son tour de *representamen* pour un deuxième acte de sémiotique, et ainsi de suite : « [un signe est] tout ce qui détermine quelque chose d'autre (son *interprétant*) à renvoyer à un objet auquel lui-même renvoie (son *objet*) de la même manière, l'interprétant devenant à son tour un signe et ainsi de suite *ad infinitum* »<sup>48</sup>. La sémiotique peircienne est procès, implique la temporalité et demeure ouverte, sans fin.

La variété des exemples proposés par Peirce illustre la généralité à laquelle vise sa sémiotique. Une odeur

43. Peirce, « A Guess at the Riddle », ca. 1890, CP 1.358, *Écrits sur le signe, op. cit.*, p. 73.

44. *Ibid.*

45. *Ibid.*, CP 1.361, *Écrits sur le signe, op. cit.*, p. 76.

46. Peirce, Première lettre à Lady Welby 12 octobre 1904, CP 8.331 et *Semiotic and Significance, op. cit.*, *Écrits sur le signe, op. cit.*, p. 28.

47. Peirce, fragment non identifié, ca. 1897, CP 2.228, *Écrits sur le signe, op. cit.*, p. 121. Voir d'autres définitions du signe chez Peirce, CP 2.274 et 2.92, de même que l'exposition utile de J. Lizka, *A General Introduction to the Semiotic of Charles Sanders Peirce*, Bloomington, Indiana University Press, 1996, pp. 18-52.

48. Peirce, « Sign » in *Dictionary of Philosophy and Psychology*, dir. J. Baldwin, vol. 2, 1902, p. 527, CP 2.303, *Écrits sur le signe, op. cit.*, p. 126.

peut fonctionner comme un representamen lorsqu'elle fait penser à une personne (interprétant) ; l'expérience passée où la qualité perceptible s'est associée à l'individu sert d'objet – ou encore un trait mental ou spirituel spécifique de cette expérience fonctionne comme objet<sup>49</sup>. Un representamen a souvent plus d'un objet ; Peirce donne l'exemple d'une phrase simple : « Caïn tua Abel » où l'énoncé est un representamen et l'objet complexe comprend Caïn et Abel<sup>50</sup>. L'objet peircien, « ce dont la connaissance est présupposée pour pouvoir communiquer des informations supplémentaires le concernant »<sup>51</sup>, participe de la Secondéité, comme l'interprétant – qui met en rapport le representamen et l'objet – relève de la Tiercéité. Un cocher énonce le representamen « Eh ! », le piéton qui risquait de se faire écraser y prête attention et se déplace (interprétant) ; « l'objet [...] est sa situation par rapport au cheval qui approche »<sup>52</sup>. L'exemple pousse le concept de l'interprétant à sa limite : exceptionnellement, il n'est plus mental, mais uniquement comportemental ; « pour le propre résultat signifié d'un signe, je propose le nom d'*interprétant* du signe »<sup>53</sup>.

Peirce distingue des variétés d'objets et d'interprétants à la lumière de sa phanéroscopie. Il définit l'objet « immédiat » comme étant « l'objet à l'intérieur du signe » que le representamen lui-même peut susciter (v. la Priméité) sous forme d'une représentation mentale<sup>54</sup>. L'objet immédiat d'une licorne peut être l'idée que je pourrais avoir de cet animal fantastique, par exemple. Inversement, l'objet « dynamique » désigne « l'objet à l'extérieur du signe » (v. la Secondéité) tel que les phénomènes naturels, culturels et individuels qui informent la compréhension du representamen et qui peuvent éventuellement déterminer celui-ci<sup>55</sup>. Les voyages maritimes que l'on a pu faire de même que la lecture de romans comme *Moby Dick* ou *L'île au trésor* risquent ainsi d'informer la réaction que l'on aura en contemplant une marine de Turner ou de Vernet. Dans l'exemple de la proposition considérée comme representamen par Peirce, « son objet est les choses dénotées par son sujet ou ses sujets », son objet dynamique est « l'objet à l'extérieur du signe » et « l'interprétant [...] est son prédicat »<sup>56</sup>.

Peirce différencie semblablement entre interprétants immédiat, dynamique et final<sup>57</sup>. L'interprétant immédiat (voir la Priméité) correspond à « l'effet que le signe produit ou pourrait produire sur un esprit, sans réflexion » ; l'interprétant dynamique (voir la Secondéité) est « l'effet direct qu'un Signe produit sur son Interprète [...] ce que l'on éprouve dans chaque acte d'Interprétation et qui est différent dans chaque cas de tous les autres cas » ; alors que l'interprétant final (voir la Tiercéité) désigne ce que l'on estimerait « la vraie interprétation » d'un signe si « on parvenait à une opinion définitive »<sup>58</sup>. Sur le plan des effets, l'interprétant immédiat s'associe à l'affectivité brute et à l'impression totale inanalysée du signe, tandis que l'interprétant final correspond à un processus qui permet au signe de s'intégrer dans « un système de signes », où le système se définit comme « un groupe de relations connectées » qui déterminent certaines habitudes de comportement<sup>59</sup>.

On peut apporter quelques observations à propos de la sémiosis peircienne.

En indiquant que l'interprétant « crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent ou peut-être un signe plus développé », Peirce pose les bases d'une sémiotique immanente en ce sens qu'il affirme que les signes suscitent d'autres signes plutôt que des concepts, des mouvements ou des actions considérés comme des non signes. Derrida s'est appuyé sur Peirce pour reprendre cette idée, et aussi pour insister sur la *dissémination* des signes plutôt que sur une notion mécaniste, cybernétique de *transmission* et pour déplacer la *différence* topologique exposée dans le *Cours de linguistique générale* vers une *différance* qui comprend le temps<sup>60</sup>.

Peirce évoque souvent le processus de « traduction » au cœur de la signification : « un signe n'est pas un signe à moins qu'il ne se traduise dans un autre signe dans lequel il est plus développé » ; « le sens [...] est] dans son acceptation primaire la traduction d'un signe dans un autre système de signes » ; « le sens d'un signe est le signe dans lequel il doit être traduit »<sup>61</sup>. Jakobson a souvent repris cette idée peircienne pour formuler une approche immanente dans les domaines de la sémantique linguistique, de

49. Peirce, « The Basis of Pragmatism », carnet 2, ca. 1905, CP 1.313, *Écrits sur le signe, op. cit.*, p. 125.

50. Peirce, « Meaning », 1910, CP 2.230, *Écrits sur le signe, op. cit.*, p. 123.

51. *Ibid.*, CP 2.231.

52. Peirce, « The Short Logic », ca. 1893, CP 2.287, *Écrits sur le signe, op. cit.*, p. 155.

53. Peirce, « Pragmatism », ca. 1907, CP 5.473, *Écrits sur le signe, op. cit.*, p. 128 ; voir aussi l'exemple de l'officier commandant qui donne l'ordre : « Arme au pied ! » (representamen), où la baisse des armes par les soldats sert d'interprétant, *ibid.*, p. 127.

54. « Prolegomena to an Apology for Pragmatism », *The Monist*, vol. XVI, 1906, CP 4.536, *Écrits sur le signe, op. cit.*, p. 189.

55. CP 4.536 et Peirce et Welby, *Semiotic and Significs, op. cit.*, p. 83 ; W. Nöth, *A Handbook of Semiotics*, Bloomington, Indiana University Press, 1990, p. 43.

56. Peirce, « Pragmatism », ca. 1907, CP 5.473, *Écrits sur le signe, op. cit.*, p. 128.

57. Dans Peirce et Welby, *Semiotic and Significs, op. cit.*, pp. 110-111 ; Nöth, *A Handbook, op. cit.*, pp. 43-44.

58. Peirce et Welby, *Semiotic and Significs, op. cit.*, pp. 110-111.

59. Peirce CP 5.483-484, 4.127, 4.5 ; Liszka, *General Introduction, op. cit.*, pp. 25-28.

60. J. Derrida, *De la Grammatologie*, Paris, Minuit, 1967, pp. 65-95 (pp. 70-72 sur Peirce).

61. Peirce, CP 5.594, 4.127, 4.132, voir Liszka, *General Introduction, op. cit.*, p. 24.

la traduction et de la sémiotique<sup>62</sup>. Ces écrits de Jakobson et les travaux des logiciens sur le métalangage ont nourri les réflexions déterminantes de Greimas sur l'expansion et la condensation du discours et inspirent sa définition clé : « La signification n'est donc que cette transposition d'un niveau de langage dans un autre, d'un langage dans un langage différent, et le sens n'est que cette possibilité de *transcodage* »<sup>63</sup>. Chez Greimas comme chez Jakobson et Peirce, la visée immanente reste transversale aux types de langage, embrassant toutes les formes signifiantes humaines.

En précisant que l'interprétant renvoie au même objet mais peut susciter chez l'énonciataire « un signe *plus développé* », Peirce introduit aussi le principe de la « croissance des signes » qui reste fondamental à sa pragmatique : une loi, une constitution, des vocables tels que *justice* ou *égalité* « se développent » avec la société qui change, de même que se transforment les mœurs, les croyances et les institutions de celle-ci<sup>64</sup>. Cette idée que les symboles évoluent en rapport avec l'interprétation qu'en fait la collectivité a grandement influencé certains juristes, y compris le Français François Géný<sup>65</sup>. Merleau-Ponty insiste de même sur l'amplification du signe social aussi bien qu'esthétique – tout en ajoutant l'affirmation romantique que l'évènement ou la toile ont toujours contenu en germe ce qu'ils deviendront :

[. . .] tout ce qu'on a pu dire et qu'on dira de la Révolution française a toujours été, est dès maintenant en elle, dans cette vague qui s'est dessinée sur le fond des faits parcellaires avec son écume du passé et sa crête d'avenir [. . .] Quant à l'histoire des œuvres [. . .] si elles sont grandes, le sens qu'on leur donne après coup est issu d'elles. C'est l'œuvre elle-même qui a ouvert le champ d'où elle apparaît dans un autre jour, c'est elle qui se métamorphose et devient la suite, les réinterprétations interminables dont elle est *légitimement* susceptible ne la changent qu'en elle-même<sup>66</sup>.

Les théoriciens qui se réclament de la sémiotique peircienne plutôt que de l'approche « française »

mettent souvent en relief le caractère dynamique et ouvert de sa conception de la sémiosis, de même que le rôle central qu'y joue le sujet dans l'élaboration et la transformation de la signification, voire des systèmes signifiants. Dans le domaine des études du cinéma, Teresa de Lauretis<sup>67</sup> a souligné la participation active de l'humain dans la dynamique des signes telle que le sémioticien américain la décrit, cela à l'encontre de Louis Althusser ou de Christian Metz, qui dépeignent souvent les mécanismes sociaux et sémiotiques comme exerçant leurs effets puissants sans que l'individu puisse s'y opposer, voire même en prendre conscience (et voir aussi certains passages du *Cours de linguistique générale* sur la langue)<sup>68</sup>.

Le terme de *representamen* ou « signe » chez Peirce recouvre ce que la sémiotique greimassienne désigne comme « discours » et « texte » en ce sens qu'il embrasse, d'une part, les productions culturelles uniques de n'importe quelle durée ou étendue telles qu'un site web, un long métrage, un C.D. de musique ou une manifestation inter-syndicale, et aussi, de l'autre, les symboles conventionnels discrets tels que les signaux routiers, les slogans de publicité et les logos de sociétés, les gestes typiques ou les mots des langues naturelles. En dépit de ce que suggèrent nombreux exemples didactiques fournis par Peirce, son « signe » n'est pas nécessairement une unité minimale dans un système, ainsi que Benveniste définit le signe dans le contexte linguistique.

Pour Peirce, l'objet d'un signe se situe pleinement dans sa phanérocopie, à l'encontre de la philosophie du langage formaliste et logiciste pour laquelle l'objet du signe concerne en premier lieu la réalité qui reçoit sa définition ultime dans les sciences pures<sup>69</sup>. Peirce explique ce qu'il entend comme l'objet d'un *representamen* : « Les objets – car un signe peut en avoir plusieurs – peuvent, chacun d'eux, être une seule chose existante connue ou une chose dont on croit qu'elle a existé antérieurement, ou dont on s'attend à ce qu'elle existe, ou une collection de ces choses, ou une qualité ou une relation ou un fait connus »<sup>70</sup>. L'objet peircien peut concerner tout aussi bien une idée vraie ou erro-

62. « Roman Jakobson », dans Cl. Lévi-Strauss et al., *Results of the Conference*, op. cit., p. 12 ; « Aspects linguistiques de la traduction », *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963, p. 79 ; « Coup d'œil sur le développement de la sémiotique », dans *Panorama sémiotique*, dir. S. Chatman et al., La Haye, Mouton, 1979, pp. 8-9.

63. Greimas, « Du sens », dans *Du sens*, op. cit., 1970, p. 13.

64. Peirce, « The Art of Reasoning », chapitre 2, ca. 1895, CP 2.302, *Écrits sur le signe*, op. cit., p. 165 ; voir aussi R. Kevelson, *Charles S. Peirce's Method of Methods*, Philadelphia, Benjamins, 1987, pp. 71-72.

65. Kevelson, *Charles S. Peirce's Method*, op. cit., pp. 71-73 ; François Géný, *Méthode d'interprétation et sources en droit privé positif : essai critique*, Paris, A. Chevalier-Marescq, 1899.

66. M. Merleau-Ponty, *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, 1964, p. 62.

67. T. de Lauretis, *Alice Doesn't : Feminism, Semiotics, Cinema*, Bloomington, Indiana University Press, 1984, pp. 172-181.

68. L. Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'État (Notes pour une recherche) », *La Pensée* n° 151, juin 1970 ; C. Metz, *Le Signifiant imaginaire*, Paris, UGE, 1977 ; F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1978, pp. 30-31 ; *Troisième cours de linguistique générale (1910-1911) d'après les cahiers d'Emile Constantin*, dir. E. Komatsu, Oxford, Pergamon Press, coll. Language and Communication Library no. 12, 1993 p. 9, 94.

69. Voir les discussions de l'objet peircien chez S. Larsen, « Un essai de sémiotique transatlantique », op. cit. et « Gods, Ghosts, and Objects : Brøndal and Peirce », *Semiotica* vol. 70, n° 1-2, 1988, pp. 49-58.

70. Peirce, « Meaning », 1910, CP 2.232, *Écrits sur le signe*, op. cit., p. 124.

née, une conception réaliste ou fantaisiste, et, souvent, une situation vécue – et non pas, sauf exception, un référent garanti par les sciences dures<sup>71</sup>. Peirce explique que l'objet d'un pronom relatif comme *qui* ou *que* est son antécédent grammatical, son référent interne, discursif<sup>72</sup>. La définition peircienne de l'objet est fonctionnelle et non pas essentialiste : elle désigne une relation dans une sémiotique particulière, sans limiter le type d'entité qui puisse jouer ce rôle.

L'objet peircien introduit donc surtout le contexte à côté du texte proprement dit, qu'il s'agisse du contexte interne ou du contexte de l'énonciation. L'incorporer dans la définition de la sémiotique ouvre d'emblée la voie à l'intersémiotique (au sens greimassien) de même que la dimension syntagmatique du signe<sup>73</sup>. Rappelons que cette intersémiotique reste incontournable pour tant de sémiotiques, y compris celles du spectacle théâtral ou cinématographique, pour l'étude conjuguée des images visuelles et des légendes (ou titres) aussi, pour l'analyse du discours oral enfin. Cela dit, Peirce ne fait que pointer la problématique de l'objet, sans définir les procédés de son analyse ; son objet désigne le site d'un ensemble d'opérations et de relations complexes qui diffèrent selon le type de situations et d'éléments en jeu<sup>74</sup>.

Le dynamisme et l'ouverture de la sémiotique peircienne, le caractère fonctionnel et non substantiel de son objet et sa définition pragmatique et non conceptuelle de l'interprétant, font que la théorie du signe chez Peirce demeure aux antipodes de celle d'Aristote ou du Cercle de Vienne, où le représentamen s'allie à un concept ou à une chose qui se situent en dehors des cultures, de leur diversité et de leurs moyens d'expression<sup>75</sup>. Loin de dévaloriser le signe de cette façon, Peirce attire constamment l'attention sur la dimension sensible et le caractère aléatoire de la sémiotique en ne cherchant jamais à les cacher ni à en déplacer l'étude.

En précisant que le représentamen « tient lieu pour quelqu'un de quelque chose » et qu'« il s'adresse à quelqu'un, c'est-à-dire crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent ou peut-être un signe plus développé », la définition peircienne de la sémiotique introduit la problématique de l'énonciation. Le représentamen se définit par rapport à un actant de l'énonciation, tandis que l'interprétant se définit plus précisément par rapport à l'énonciateur et incorpore ce que la sémiotique française conçoit comme la saisie de l'énoncé effectuée par celui-ci.

Les termes de la définition peircienne incorporent en même temps certains aspects du signifiant et du signifié saussuriens – ou du plan de l'expression et du plan du contenu hjelmsléviens. Un des traits les plus frappants de sa définition est qu'à l'encontre de la tradition, Peirce fait exprès de ne pas y introduire de distinction explicite entre le perceptible et l'intellectuel, préférant mettre en avant la continuité et le syncrétisme de ces deux moments. Néanmoins, si l'on considère les termes qu'il a sélectionnés, le représentamen ou « ce qui représente », implique une prise en compte de la face sensible du signe. Le fondement correspond peu ou prou au signifié : c'est « une sorte d'idée », sous le rapport duquel le représentamen tient lieu d'objet. Ensuite, pointant le travail herméneutique « dans l'esprit » de l'énonciateur, l'interprétant désigne ce que le représentamen et son fondement deviennent chez lui. Au lieu de distinguer entre le sensible et l'intelligible, Peirce construit ce dernier comme le fonctionnement des opérations qui mettent en relation le représentamen, l'objet et l'interprétant (premier, second, troisième), de sorte que le représentamen et l'interprétant renvoient au même objet.

En résumé, la conception peircienne de la sémiotique pose des éléments utiles pour la sémiotique : elle s'applique d'emblée à tous les domaines et supports de la sémiotique, pose au moins de façon squelettique et l'énoncé et l'énonciation et met en valeur la dynamique entre le texte et le contexte. De plus, elle introduit la dimension temporelle et syntagmatique de la sémiotique et pointe l'intersémiotique (au sens greimassien).

En revanche, il faut signaler des inconvénients dans la manière dont Peirce présente la sémiotique. Sa conception s'inspire généralement de la tradition philosophique occidentale qui pose un sujet solitaire face à un phénomène. La définition du signe citée supra ne pose pas de façon explicite l'énonciateur ni a fortiori l'interaction ou la communication qui demeurent essentiels à la sémiotique. Peirce donne certains exemples où deux sujets ou davantage échangent, mais étudie plus volontiers des scènes où un sujet isolé tombe sur un objet ou une empreinte, qu'il interprète.

Plus important encore, Peirce n'insiste pas suffisamment sur les relations qui relient les constituants des signes au sein de systèmes signifiants tels que les langues naturelles. On a vu que l'interprétant final peircien implique « un système de signes », « un groupe de relations connectées » qui détermine des

71. Voir J. Johansen, « Sign Concepts », *op. cit.*, p. 152, 160-169.

72. Peirce, « The Short Logic », ca. 1893, CP 2.287, *Écrits sur le signe*, *op. cit.*, pp. 155-156.

73. Greimas et Courtés, *Sémiotique*, *op. cit.*, 1979, article « Référent », 5.

74. J. Réthoré, dir., *European Journal for Semiotic Studies*, *op. cit.* ; J. Réthoré, « Les parties du discours et la catégorie de l'objet » dans Charles Sanders Peirce. *Apports récents et perspectives en épistémologie, sémiologie, logique*, dir. D. Miéville, Neuchâtel, Université de Neuchâtel, Centre de Recherches Sémiologiques, CdRs, 1994, pp. 153-172.

75. Voir par exemple Aristote, *De interpretatione*, 16a, dans *Categories and De interpretatione*, trad. J. Ackrill, Oxford, Clarendon Press, 1963, nouv. éd. 1971, p. 43 et C. K. Ogden et I. A. Richards, *The Meaning of Meaning. A Study of the Influence of Language upon Thought and of the Science of Symbolism*, New York, Harcourt Brace, 2e éd., 1927, p. 11.

76. Liszka, *General Introduction*, *op. cit.*, pp. 26-28 ; Peirce CP 4.127, 4.5.

lois ou des habitudes<sup>76</sup>. Mais une sémiotique doit explorer la nature de ces relations, définir l'étendue et les limites de leur application et insister sur leur importance dans les ensembles selon les modes virtuel (la langue) et réalisé (le discours). On a vu que la faiblesse de la composante syntaxique ou syntagmatique de la sémiotique peircienne limite fortement son exploration de la textualité, de l'organisation et du déroulement des signes complexes. Plus généralement, manquer d'insister sur le caractère systématique des expressions linguistiques et des signes plastiques et musicaux entrant dans des conventions esthétiques, c'est méconnaître la spécificité historique et sociale de ces ensembles. En même temps, il faut observer qu'à l'encontre d'Aristote ou du Cercle de Vienne, la densité et la spécificité des pratiques sémiotiques particulières n'infirmant aucun élément de la sémiotique de Peirce, qui peut s'en accommoder, même si elle ne propose pas d'outils pour les décrire.

En dépit de ces deux carences, à nos yeux, l'optique qu'adopte la définition peircienne du signe, et les éléments qu'elle met en relief, offrent un point de départ utile pour la sémiotique post-greimassienne actuelle.

L'étude de Greimas qui a tant fait pour développer la sémiotique du discours, *Maupassant. La sémiotique du texte*, articule la grammaire chomskyenne à sa sémiotique. En effet, l'essai fait appel à la syntaxe générative et transformationnelle MIT pour analyser la première phrase du conte « Les deux amis ». Ce faisant, en dépit des différences entre les deux approches, Greimas incorpore cette grammaire phrastique comme une composante dans sa théorie sémiotique globale, en la situant au niveau de la textualisation<sup>77</sup>. Avons-nous intérêt à imiter ce geste d'ouverture et d'articulation réalisé par *Maupassant* en incorporant la doctrine peircienne dans la sémiotique (post)greimassienne – cela malgré le conseil explicite formulé par Greimas au siècle dernier que nous avons cité ? Ou d'y procéder de manière sélective, en choisissant sa phanéroscopie, ses typologies des signes ou sa définition du signe ?

Quant à la phanéroscopie peircienne, sa visée compréhensive convient à celle de la sémiotique greimassienne. D'autre part, certaines problématiques greimassiennes privilégient un mode particulier parmi les trois identifiés par Peirce :

- La Priméité, l'iconicité : le sensible (la sensation, l'affect, l'esthétique, l'éprouver) ;
- La Secondéité, l'indicialité : le faire (l'événementiel, la négation, la polémique) ;
- La Tiercéité, la symbolicité : la communication (la

fiducie, le contractuel, l'énonciation, la sanction, la reconnaissance, l'échange, les jeux communicatifs particuliers tels que l'enseignement, le défi, la menace, la négociation) ;

D'autres composantes telles que la figurativité, l'isotopie, l'analyse sémique et les passions embrassent les trois modes.

Si, en soi, classer les phénomènes en trois catégories ne possède qu'une utilité plus que modeste, cette phanéroscopie volontiers minimaliste joue un rôle efficace en s'articulant à d'autres champs conceptuels. Pour sa part, le sémioticien américain s'en sert comme principe génératif pour élaborer ses typologies des signes, mais aussi des processus tels que la découverte scientifique.

Pour ce qui est des typologies des signes élaborées par Peirce, la sémiotique (post)greimassienne les a intégrées de fait dans son champ d'activité depuis un certain moment. Dans leur dictionnaire sémiotique, Greimas et Courtés approuvent du bout des lèvres la triade la mieux connue, celle qui comprend l'icone, l'indice et le symbole, jugeant que « la classification posée, sans être gênante, n'offre que peu d'intérêt »<sup>78</sup>. On a déjà observé qu'actuellement, les sémioticiens français se servent librement de cette triade et parfois de certaines typologies plus amples et complexes proposées par Peirce<sup>79</sup>. À nos yeux, on doit néanmoins veiller à ce que l'exigence peircienne de géométrie ne prenne pas le pas sur l'analyse empirique des problématiques au point d'en fausser la conceptualisation.

En ce qui concerne la conception peircienne de la sémiologie, il nous semble qu'elle complète utilement celles saussurienne et hjelmslévienne sur lesquelles Greimas a insisté en posant au moins le lieu de bon nombre de problématiques clés de la sémiotique, dont notamment l'énonciation, la temporalisation, le contexte et l'intersémiotique. ●

## Références

- Althusser, Louis  
1970. Idéologie et appareils idéologiques d'État (notes pour une recherche). *La Pensée*, n. 151.
- Aristote  
1963 [nouv. éd. 1971]. *Categories and De interpretatione*. trad. J. L. Ackrill, Oxford : Clarendon Press.
- Avni, Ora  
1990. *The Resistance of Reference : Linguistics, Philosophy, and the Literary Text*. Baltimore : Johns Hopkins University Press.

77. Greimas, *Maupassant, op. cit.*, pp. 30-31 ; voir aussi Greimas et Courtés, *Sémiotique, op. cit.*, 1979, article « Génération », 1. Ce même dictionnaire rappelle certains contrastes entre les deux projets dans son article « Génératif, parcours », 4.

78. Greimas et Courtés, *Sémiotique*, 1979, *op. cit.*, article « Iconicité » 1.

79. Voir par exemple J.-F. Bordron, « Réflexion sur la genèse esthétique du sens », *op. cit.* ; P. Basso dans Basso et M. G. Dondero, *Sémiotique de la photographie, op. cit.*, pp. 143-291 ; P. A. Brandt « Sens et modalité – dans la perspective d'une sémiotique cognitive », *Actes Sémiotiques, en ligne*, n° 117, 2014.

- Basso-Fossali, Pierluigi ; Maria Giulia Dondero  
2006. *Semiotica della fotografia*. Rimini : Guaraldi.  
Traduction française de Nathalie Roelens, Sabrina  
D'Arconso et Clément Lévy, *Sémiotique de la photo-  
graphie*, Limoges, Pulim, 2011.
- Bordron, Jean-François  
1998. Réflexion sur la genèse esthétique du sens.  
*Protée*, vol. 26, n. 2, p. 97-104.
- Bordron, Jean-François  
2011. *L'iconicité et ses images. Études sémiotiques*.  
Paris : Presses Universitaires de France.
- Brandt, Per Aage  
2014. Sens et modalité - dans la perspective d'une  
sémiotique cognitive. Actes Sémiotiques, en ligne. n.  
117. Disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5085> (consulté le  
05/09/2014).
- Brodén, Thomas F.  
2000. Greimas between France and Peirce. *The  
American Journal of Semiotics*, vol. 15-16, n. 1-4, p.  
27-89.
- Brodén, Thomas F.  
2014. Peirce, la sémiose et le temps : hypothèses  
à partir de quelques œuvres plastiques contempo-  
raines. *Degrés (Bruxelles)*, n. 156-157, p. 1-17.
- Brunet, François  
1996. Visual Semiotics versus Pragmatism : Peirce  
and Photography. *Peirce's Doctrine of Signs : Theory,  
Applications, and Connections*. New York, Mouton  
de Gruyter, Pp. 295-313.
- Brunet, François  
2008. 'A Better Example is a Photograph' : On the  
Exemplary Value of Photographs. *The Meaning of  
Photography*. Williamstown, Sterling and Francine  
Clark Art Institute, distribué par Yale University  
Press, Pp. 34-49.
- Carnap, Rudolf  
1943. *Introduction to Semantics, and Formalization  
of Logic*. Cambridge : Harvard University Press.
- Caruana, Francesca  
2009. *Peirce et une introduction à la sémiotique de  
l'art*. Paris : L'Harmattan.
- Coquet, Jean-Claude  
1984-1985. *Le discours et son sujet*. 2 vol., Paris,  
Klincksieck.
- Coquet, Jean-Claude  
1997. *La quête du sens. Le langage en question*.  
Paris, Presses Universitaires de France.
- Coquet, Jean-Claude  
2008. *Phusis et logos, Une phénoménologie du lan-  
gage*. Saint-Denis, Presses Universitaires de Vin-  
cennes.
- Deely, John  
2010. Theses on semiology and semiotics. *The Ame-  
rican Journal of Semiotics*, vol. 26, n. 1-4, p. 17-25.
- Deledalle, Gérard  
1967. *L'idée d'expérience dans la philosophie de  
John Dewey*. Paris : P.U.F.
- Deledalle, Gérard  
1971. *Le pragmatisme*. Paris : Bordas.
- Deledalle, Gérard  
1976. Saussure et Peirce. *Sémiosis (Paris)*, vol. 1, n.  
2, p. 18-24.
- Deleuze, Gilles  
1983, 1985. *Cinéma*. 2 vol., Paris : Minuit.
- Derrida, Jacques  
1967. *De la Grammatologie*. Paris : Minuit.
- Dondero, Maria Giulia  
2011a. Sémiotique de l'image scientifique. *Signata  
(Liège)*, n. 1, p. 111-175.
- Dondero, Maria Giulia  
2011b. The Scientific Representation of Temporal  
Stratification. *Semiotics 2010*, dir. Karen Haworth  
et Leonard Sbrocchi. Ottawa : Legas.
- Eco, Umberto  
1968. *La struttura assente. Introduzione alla ricerca  
semiologica*. Milan : Bompiani.
- Eco, Umberto  
1973. *Il segno*. Milan : ISEDI.
- Eco, Umberto  
1976. *A Theory of Semiotics*. Bloomington : Indiana  
University Press.
- Eco, Umberto  
1979. *Lector in fabula : la cooperazione interpretativa  
nei testi narrativi*. Milan : Bompiani.
- Everaert-Desmedt, Nicole  
2006. *Interpréter l'art contemporain. La sémiotique  
peircienne appliquée*. Brussels : De Boeck et Larcier.
- Floch, Jean-Marie  
1985. *Petites mythologies de l'oeil et de l'esprit. Pour  
une sémiotique plastique*. Amsterdam : Benjamins.
- Fontanille, Jacques  
1987. *Le savoir partagé. Sémiotique et théorie de  
la connaissance chez Marcel Proust*. Amsterdam :  
Benjamins.

- Fontanille, Jacques  
1999. *Sémiotique du discours*. Limoges : PULIM.
- Gény, François  
1899. *Méthode d'interprétation et sources en droit privé positif : essai critique*. Paris, A. Chevalier-Marescq.
- Greimas, Algirdas-Julien  
1953. Rezistencijos sąvoka *Santarvė* (Londres). 7. 2e numéro de l'année, p. 2, pp. 304-307. Repris dans : dir. Žukas, Saulius (dir.), *Iš arti ir iš toli*. Literatūra, kultūra, grožis : straipsnių rinkinys, Vilnius : Vaga, 1991
- Greimas, Algirdas-Julien  
s/d. «Algirdas Julien Greimas», entretiens, propos recueillis par Francesca Piolot, France Culture, diffusés 13-17 fév. 1989.
- Greimas, Algirdas-Julien  
1970, 1983. *Du sens. Essais sémiotiques*. 2 vol., Paris, Seuil.
- Greimas, Algirdas-Julien  
1974. L'énonciation (une posture épistémologique). *Significação - Revista Brasileira de Semiótica*, n. 1, p. 9-25.
- Greimas, Algirdas-Julien  
1975. Des accidents dans les sciences dites humaines. Analyse d'un texte de Georges Dumézil. *Ver-sus*, vol. , n. 12, p. 1-31. Repris dans *Du sens II*, 1983, pp. 171-212.
- Greimas, Algirdas-Julien  
1976. *Maupassant. La sémiotique du texte : exercices pratiques*. Paris : Seuil.
- Greimas, Algirdas-Julien  
1979. La soupe au pistou : construction d'un objet de valeur. *Actes sémiotiques*, Documents n° 5, pp. 4-16, repris dans *Du sens II*, 1983, pp. 157-169.
- Greimas, Algirdas-Julien  
1987a. *De l'imperfection*. Périgueux : Fanlac.
- Greimas, Algirdas-Julien  
1987b. Postulats, méthodes et enjeux : Algirdas J. Greimas mis à la question. *Sémiotique en jeu : à partir et autour de l'œuvre d'A. J. Greimas : actes de la Décade tenue au Centre culturel international de Cerisy-la-Salle du 4 au 14 août 1983*. Amsterdam et Paris : Hadès-Benjamin, coll. Actes Sémiotiques no. 5, Pp. 299-330.
- Greimas, Algirdas-Julien  
1989. Vietoj prataramės, *Semiotika. Darbu rinktinė* Vilnius : Mintis,, Pp. 5-7.
- Greimas, Algirdas-Julien  
1994. La Parabole : une forme de vie. *Le Temps de la lecture. Exégèse biblique et sémiotique. Mélanges offerts à Jean Delorme.*, Paris : Cerf, Pp. 381-387.
- Greimas, Algirdas-Julien (avec Jacques Fontanille)  
1993. Le beau geste. *RSSI Recherches Sémiotiques / Semiotic Inquiry*, vol. 13, n. 1-2, p. 21-36.
- Greimas, Algirdas-Julien ; Courtés, Joseph  
1979, 1986. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. 2 vol., Paris : Hachette.
- Greimas, Algirdas-Julien ; Nef, Frédéric  
1977. Essai sur la vie sentimentale des hippopotames. In : J. Petöfi ; T. van Dijk (dir.). *Grammars and Descriptions : Studies in Text Theory and Text Analysis*. Berlin : De Gruyter, Pp. 85-104.
- Hénault, Anne  
1994. *Le Pouvoir comme passion*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Hjelmslev, Louis  
1943. *Omkring Sprogteoriens Grundlaeggelse*. Copenhagen : Munksgaard. Traduction américaine par Francis J. Whitfield *Prolegomena to a Theory of Language*, Baltimore, Waverly, Indiana University Publications in Anthropology and Linguistics, memoir n. 7, 1953. Traduction française par Una Canger avec Annick Wewer, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1968, nouv. éd. 1971.
- Hookway, Christopher  
2002. ...a sort of composite photograph : Pragmatism, ideas, and schematism. *Transactions of the Charles S. Peirce Society (Bloomington, Indiana)*, vol. 38, n. 1-2, p. 29-45.
- Jakobson, Roman  
1965. À la recherche de l'essence du langage *Dio-gène*, n. 51, juillet-septembre 1965, pp. 22-38, trad. de l'anglais par Jacques Havet.
- Jakobson, Roman  
1965. *Coup d'œil sur le développement de la sémiotique* Bloomington, Indiana University Press et Atlantic Highlands, Humanities Press, coll. Studies in Semiotics, 1975. Repris dans *Panorama sémiotique, Actes du premier congrès de l'Association Internationale de Sémiotique*. Milan, juin 1974, dir. Seymour Chatman, Umberto Eco et Jean-Marie Klinkenberg, La Haye, Mouton, 1979, pp. 3-18.
- Jakobson, Roman  
1956. Metalanguage as a Linguistic Problem. Presidential Address, Congrès de la Linguistic Society of America, 27 déc. 1956, publié dans *Különlenyomat*

- a Nyelvtudományi közlemények* 76, vol. 2, Hongrie, 1976, pp. 113-120. Repris in *Selected Writings*, vol. VII, dir. Stephen Rudy, La Haye, Mouton, 1985, p. 113-121.
- Jakobson, Roman  
1953. *Roman Jakobson*. dans Lévi-Strauss, Claude ; Jakobson, Roman ; Voegelin, C. F., Sebeok, Thomas A. (org.) , *Results of the Conference of Anthropologists and Linguists : International Journal of American Linguistics*, Memoir 8, Baltimore, Waverly Press, pp. 11-21, repris sous le titre « Results of a Joint Conference of Anthropologists and Linguists » dans *Selected Writings*, vol. 2, La Haye, 1971, pp. 554-567.
- Jakobson, Roman  
1959. On Linguistic Aspects of Translation In : Brewer, Reuben A. (dir.) *On Translation*. Cambridge : Harvard University Press, Pp. 232-239. En français « Aspects linguistiques de la traduction » dans *Essais de linguistique générale*, traduction de Nicolas Ruwet, Paris, Minuit, 1963, pp. 78-86.
- Jappy, Tony  
2010. *Regards sur le poème muet. Petite introduction à la sémiotique visuelle peircienne*. Pau, Presses de l'université de Perpignan, 2010.
- Johansen, Jørgen Dines  
1979. Sign Concepts / Semiosis / Meaning, *Danish Semiotics*. Johansen et Morten Nøjgaard (dir.), Copenhagen, Munksgaard, Orbis Litterarum Supplément n° 4, Pp. 123-176.
- Johansen, Jørgen Dines  
2002. *Literary Discourse : A Semiotic-pragmatic Approach to Literature*. Toronto, University of Toronto Press.
- Kalaga, Wojciech H.  
1986. *The Literary Sign : A Triadic Model*. Katowice : Uniwersytet Slaski.
- Kalaga, Wojciech H.  
1997. *Nebulae of Discourse. Interpretation, Textuality, and the Subject*. Frankfurt am Main : Peter Lang.
- Kevelson, Roberta  
1987. *Charles S. Peirce's Method of Methods*. Philadelphia : Benjamins.
- Larsen, Svend Erik  
1991. Un essai de sémiotique transatlantique : la notion d'objet chez Brøndal, Peirce et Greimas. *Languages*, n. 103, p. 7-22.
- Lauretis, Teresa de  
1984. *Alice Doesn't : Feminism, Semiotics, Cinema*. Bloomington : Indiana University Press.
- Lefebvre, Martin  
2007. *The Art of Pointing. On Peirce, Indexicality, and Photographic Images*. In : Elkins, James (dir.), *Photography Theory*. New York : Routledge. Pp. 220-244.
- Lefebvre, Martin  
2012. Des images et des signes. À propos de la relation indexicale et de son interprétation. *RSSI Recherches Sémiotiques / Semiotic Inquiry*, vol. 28, n° 3, 2008-vol. 29, n° 1, 2009, pp. 109-124 (paru en 2012).
- Lieb, Irwin C.  
1977. On Peirce's Classification of Signs. In : C. S. Peirce ; V. Welby. *Semiotic and Significs : The Correspondence between Charles S. Peirce and Lady Victoria Welby*. dir. Charles S. Hardwick, Bloomington, Indiana University Press, Pp. 160-166.
- Liszka, James Jakób  
1989. *The Semiotic of Myth. A Critical Study of the Symbol*. Bloomington : Indiana University Press.
- Liszka, James Jakób  
1996. *A General Introduction to the Semeiotic of Charles Sanders Peirce*. Bloomington : Indiana University Press.
- Merleau-Ponty, Maurice  
1964. *L'oeil et l'esprit*. Paris : Gallimard.
- Metz, Christian  
1977. *Le Signifiant imaginaire*. Paris : UGE.
- Misak, Cheryl J., (dir.)  
2004. *The Cambridge Companion to Peirce*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Nöth, Winfried  
1990. 2e éd. 1999. *A Handbook of Semiotics*. Bloomington : Indiana University Press.
- Ogden, Charles Kay ; Richards, Ivor A.  
1927. *The Meaning of Meaning. A Study of the Influence of Language upon Thought and of the Science of Symbolism*. New York : Harcourt Brace, 2e éd.
- Parret, Herman  
1984. Peirce and Hjelmlev : The two semiotics. *Language Sciences*, vol. 6, n. 2, p. 217-227.
- Peirce, Charles Sanders  
1960. *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*. 8 vol., Cambridge, Harvard University Press, nouv. éd. Belknap Press. [Dans notre article, la référence CP est suivie d'abord du numéro du volume, ensuite de celui du paragraphe, par ex. : CP 4.536.].
- Peirce, Charles Sanders  
1978. *Écrits sur le signe*. dir. et trad. Gérard Deledalle. Paris : Seuil.

- Peirce, Charles Sanders  
1984. *Textes anti-cartésiens*. Dir. et trad. Joseph Chenu. Paris : Aubier.
- Peirce, Charles Sanders ; Welby, Victoria  
1977, nouv. éd. Elsay, Arisbe, 2001. *Semiotic and Signifcs, The Correspondence between Charles S. Peirce and Lady Victoria Welby*. Dir. Charles S. Hardwick, Bloomington, Indiana University Press.
- Rastier, François  
1989. *Sens et textualité*. Paris : Hachette.
- Réthoré, Joelle (dir.)  
1993. *European Journal for Semiotic Studies* (Vienne). vol. 5, n. 1-2, 1993, numéro spécial consacré à Variations sur l'objet en hommage à Gérard Deledalle : 9-11 septembre 1991, Perpignan.
- Réthoré, Joelle  
s/d. In : Miéville, Denis (dir.), *Charles Sanders Peirce. Apports récents et perspectives en épistémologie, sémiologie, logique*. Neuchâtel : Université de Neuchâtel, Centre de Recherches Sémiologiques, CdRs, pp. 153-172.
- Ricoeur, Paul  
1983. *De l'interprétation*. Repris dans *Du texte à l'action*, Paris, Seuil, 1986, pp. 29-36.
- Russo, Elena  
1996. *Skeptical Selves. Empiricism and Modernity in the French Novel*. Stanford : Stanford University Press.
- Saussure, Ferdinand de  
1978. *Cours de linguistique générale*. Dir. Tullio de Mauro, Paris : Payot.
- Saussure, Ferdinand de  
1993. *Troisième cours de linguistique générale (1910-1911) : d'après les cahiers d'Emile Constantin*. Dir. Eisuke Komatsu, Oxford, Pergamon Press, coll. Language and Communication Library n. 12.
- Sebeok, Thomas A.  
1985 [1ère éd. 1976]. *Contributions to the Doctrine of Signs*. nouv. éd., Lanham : University Press of America.
- Sheriff, John K.  
1989. *The Fate of Meaning : Charles Peirce, Structuralism, and Literature*. Princeton : Princeton University Press.
- Tatit, Luiz ; Ivã Carlos Lopes  
2008. *Elos de Melodia e Letra. Análise semiótica de seis canções*. São Paulo : Ateliê Editorial.

---

## Dados para indexação em língua estrangeira

---

Broden, Thomas

A semiótica greimasiana e a semiótica peirciana : orientações, princípios e teorias do signo

*Estudos Semióticos*, vol. 10, n. 2 (2014)

ISSN 1980-4016

---

**Resumo:** De algumas décadas a esta parte, Peirce vem despontando como referência para vários semioticistas (pós-)greimasianos. Poderiam a teoria de A. J. Greimas e a doutrina dos signos de C. S. Peirce ser vistas como variantes de uma mesma concepção designável como “semiótica”? Buscaremos certas convergências entre ambos os projetos que poderiam justificar tal pretensão. A partir daí, identificaremos importantes divergências em sua disposição disciplinar e no modo como um e outro administram as tensões entre a teoria e a prática, a dedução e a indução e, por fim, entre a abertura e a completude de sua arquitetura conceitual, levantando a questão de saber se suas diferenças fazem deles métodos incompatíveis ou complementares. Para tentar responder a essa questão, esboçaremos um resumo da fenomenologia de Peirce, a qual, situada nos alicerces de sua semiótica, conjuga-se em três modos, a saber : Primeiridade, Secundidade e Terceiridade. Examinaremos, em seguida, sua concepção do signo, analisando a definição precisa e original por ele formulada, a fim de depreender-lhe o sentido, bem como a orientação e o alcance de seus elementos, tanto no contexto de seu projeto particular como no da semiótica do espaço românico. O modelo peirciano do signo define o enunciado e a enunciação, a temporalidade, e aponta para o significante e o significado, embora pretenda questionar esta última distinção. Na conclusão, indagamo-nos sobre a utilidade, eventual ou efetiva, de determinados componentes da teoria de Peirce para a semiótica procedente do projeto greimasiano.

**Palavras-chave:** Greimas (Algirdas Julien Greimas, 1917-1992), Peirce (Charles Sanders Peirce, 1839-1914), fenomenologia, ciências humanas, signo, sintaxe, taxionomia

---

### Como citar este artigo

Broden, Thomas. La sémiotique greimassienne et la sémiotique peircienne : Visées, principes et théories du signe. *Estudos Semióticos*. [on-line] Disponível em: ( <http://revistas.usp.br/esse> ). Editores Responsáveis: Ivã Carlos Lopes e José Américo Bezerra Saraiva. Volume 10, Número 2, São Paulo, Dezembro de 2014, p. 1-16. Acesso em “dia/mês/ano”.

Data de recebimento do artigo: 03/Fevereiro/2014

Data de sua aprovação: 18/Novembro/2014

---